

Les cent ans du Beau-Vallon

ROLAND BAUMANN

« Asiles, des ombres à la lumière », l'exposition d'histoire des cent ans de l'hôpital psychiatrique du Beau-Vallon à Saint-Servais s'est tenue du 9 avril au 9 juin dernier dans l'ancien pavillon des Lilas, accueillant temporairement un ensemble d'œuvres et d'installations d'art contemporain. Confrontant le visiteur à une fascinante variété de démarches individuelles ou collectives d'artistes, réalisées souvent en collaboration avec des patients et membres du personnel de l'hôpital namurois et initiant aussi le visiteur à la diversité des créations produites dans le contexte des ateliers d'art du Beau-Vallon, cette exposition visait à évoquer l'histoire et la vie quotidienne de l'institution psychiatrique afin de mieux déstigmatiser la maladie mentale et de confronter le public à ses stéréotypes sur les « asiles de fous » et leurs patients.

Réalisé en collaboration avec l'université de Namur, l'ouvrage collectif *Des murs et des femmes* fait le point sur un siècle de psychiatrie en Belgique et retrace les grandes étapes de la révolution de la réalité asilaire et hospitalière parcourue les cent dernières années sur le site du Beau Vallon. *Des murs et des femmes* aborde en effet l'histoire de la psychiatrie dans toute sa complexité, s'attachant aux continuités de la pratique institutionnelle telles la persistance de logiques sécuritaires, la médicalisation de problèmes sociaux ou la survivance d'un idéaltype de l'infirmière psychiatrique, tout en analysant les moments de rupture comme la création de pavillons ouverts, la politique d'intégration de l'institution dans la cité, l'apparition de nouvelles thérapies ou encore la volonté de déstigmatisation des malades... Et cet ouvrage singulier, « mélange d'écritures médicales et historiques », s'intéresse aussi au quotidien des milliers de femmes qui sont passées au Beau-Vallon, proposant au lecteur, comme le note dans sa conclusion l'historien Benoît Majerus, « le portrait sans concession d'une institution

particulière et, à travers celui-ci, les lames de fond de l'évolution de la psychiatrie en Belgique, mais aussi le quotidien des milliers de personnes qui sont passées au Beau-Vallon, quelques jours ou toute une vie... » ■

Waterloo, l'ultime bataille, d'Hugues Lanneau

ÉRIC BOUSMAR

La mémoire de la bataille de Waterloo est un phénomène complexe et passionnant. On l'entretient pour des raisons sentimentales, politiques, idéologiques ou touristiques. C'est la mémoire du cru, ancrée dans le terroir des communes du champ de bataille; c'est une mémoire française, liée au souvenir de Napoléon; c'est une mémoire britannique, néerlandaise et allemande; c'est aussi une mémoire européenne. Le sens donné à l'événement varie au fil du temps, en fonction des analyses, des époques et des points de vue. Le réalisateur Hugues Lanneau vient d'y consacrer un long-métrage qui devrait faire date¹². Sorti en salles fin mai et début juin 2014, ce film est en effet pourvu de grandes qualités formelles et narratives, à la fois du point de vue du spectateur et de celui de l'historien.

Il faut d'abord souligner le choix assumé d'une optique documentariste. Ce n'est pas un film en costumes sur la bataille. Au contraire. Des acteurs sont toutefois présents. Ils interviennent selon deux dispositifs distincts, correspondant à deux registres du récit. D'une part, deux comédiens interprètent les personnages de Napoléon et Wellington, placés de part et d'autre d'un diaporama du champ de bataille, comme des allégories d'eux-mêmes,

¹² *Waterloo, l'ultime bataille*, film documentaire réalisé par H. Lanneau, produit par W. Perelsztejn, scénario par H. Lanneau et V. de Rath, coproduction Création et Mémoire/Les Films de la Mémoire/RTBF/Arte, avec le soutien de Wallimage et la collaboration de l'asbl « Bataille de Waterloo 1815 » (Belgique, 2014), 90 min. Site officiel: <http://www.waterloo-lefilm.com>.

dans une situation que le spectateur reconnaît d'emblée comme purement imaginaire. L'originalité — et la réussite — du film tient dans la combinaison de cette vision ultra-classique du champ de bataille avec un second fil narratif, axé sur le vécu de cinq soldats, auxquels le spectateur peut s'identifier et dont plusieurs vont mourir. On suit le destin de ces soldats dans une fictionalisation, en parallèle au récit général de la bataille et de ses préparatifs : un Anglais de Liverpool, repris de justice, un Belge servant dans la brigade du général Bijlandt, de la nouvelle armée du royaume « hollando-belge » des Pays-Bas, un autre Belge, dans les rangs du 8^e de ligne, fervent bonapartiste, qui mourra après une amputation de la jambe, un Français du même régiment, mobilisé par tirage au sort, qui rentrera chez lui et sera médaillé de Sainte-Hélène (ironie du sort, qu'aura relevé le spectateur attentif : ce médaillé survivant était le moins motivé des trois soldats sous uniforme français), un Français encore, grenadier de la Vieille Garde, qui meurt au combat. Ces séquences ont été tournées avec l'aide de groupes de reconstituteurs.

Le réalisateur combine ces moments avec des images reprises à quelques films plus anciens (offrant une valeur ajoutée pour les cinéphiles¹³, même si ces extraits ne sont identifiés qu'au générique final), et surtout avec des scènes tournées lors de la reconstitution publique de juin 2010, sans qu'il soit dès lors besoin d'images de synthèse pour les plans larges de la bataille. Enfin, plus classiquement, apparaissent à l'écran des gravures, des portraits et des cartes, ainsi que des historiens filmés tantôt sur fond noir, tantôt sur le terrain actuel. Les interventions de ceux-ci ne sont pas oiseuses ; elles donnent du rythme à la narration et parfois introduisent un rebondissement.

13 Voir D. Chanteranne et I. Veyrat-Masson, *Napoléon à l'écran. Cinéma et télévision*, Paris, 2003.

Un regard collectif

En effet, la dynamique du film repose aussi sur un panel d'historiens. Celui-ci fonctionne comme le garant du regard scientifique, du regard expert : ils sont plusieurs et leur présence n'est pas artificielle ou contrainte, comme c'est parfois le cas dans d'autres productions. Ils parlent d'ailleurs dans leur langue, avec sous-titre français le cas échéant : Kees Schulten, un Néerlandais à l'accent très hollandais, Alan Forrest et Peter Hofschroër, deux Britanniques, Thierry Lentz, directeur de la fondation Napoléon, si Français par sa diction, Jean-Michel Sterkendries (École royale militaire) et Philippe Raxhon (université de Liège) si Belges. Cet excellent choix permet d'entendre autre chose que du français et rappelle incidemment, si besoin était, que l'évènement dont il est question était multipolaire et européen. Le dispositif adopté par le réalisateur est aussi un rappel utile que l'histoire — entendez : la connaissance historique — n'est pas produite par un historien, mais toujours par un groupe d'historiens : complémentarité des regards, discussion entre pairs, selon une méthodologie et des règles de l'art qui supposent l'examen critique des documents et témoignages, la recontextualisation, la comparaison, et donc de la bouteille, du métier. Le discours collectif des historiens ne s'improvise pas et ne consiste pas à répéter ce que l'on sait ; il vise à interroger et à problématiser. Et de fait, les interventions des experts dans le film d'Hugues Lanneau ne se bornent pas à commenter ; ils livrent aussi des interrogations et des interprétations qui renouvèlent l'acquis.

Mais ils ne sont pas seuls. Sur le même pied que les historiens apparaissent à l'écran trois *re-enactors* ou reconstituteurs qui, eux aussi, livrent un avis. Celui-ci n'est pas fondé sur un travail académique de première main, mais sur une longue pratique de la reconstitution en costumes et en armes. Quelques explications techniques sont données, sans excès

toutefois, au sujet des réalités rejouées : la portée des fusils et l'effet comparé des boulets et de la mitraille, mais rien sur le drill pour charger l'arme en douze temps, ni sur la tactique du déploiement en ligne, en colonne ou en tirailleurs. Tout est affaire de dosage. Avec ces interviews en civil, les images prises sur le vif lors de la reconstitution de 2010 et les scènes tournées spécifiquement à la demande du réalisateur, le film constitue ainsi un magnifique hommage aux re-enactors, notamment ceux de la 8^e demi-brigade de ligne. Ces amateurs sont, bien plus que des acteurs, des expérimentateurs dont l'apport à notre compréhension des faits est réel.

Contextualisation

L'évènement titre n'est fort heureusement pas traité sur le mode de l'anecdote, mais est pleinement recontextualisé. Waterloo ne fut pas l'affaire d'une journée. Le film montre très clairement comment la double bataille des Quatre-Bras et de Ligny le 16 juin a déterminé le cours des événements, avec la poursuite de Blücher vers Wavre par Grouchy les 17-18, et la bataille du Mont-Saint-Jean (alias Waterloo) le 18. Si la scène récurrente du *wargame* entre Napoléon et Wellington, en éliminant Blücher et Grouchy de la table de jeu, peut sembler limiter l'analyse de la bataille du 18 juin au simple point de vue tactique, les implications stratégiques ne sont pas oubliées pour autant. Faute de temps, le film ne dit rien sur les combats de Wavre le 18 juin, où l'arrière-garde de Blücher a retenu Grouchy, ni sur la retraite dans Genappe et au-delà (on voit juste Napoléon monter en calèche sur le chemin de la fuite). Par contre, la chute du régime impérial en 1814, l'exil de Napoléon sur l'île d'Elbe et la logique des Cent-Jours, les désaccords des Puissances en réunion au congrès de Vienne dont Napoléon espère tirer parti, la coalition renouvelée et le mouvement de Napoléon sur Bruxelles pour faire pression sur l'Angleterre, tout cela est bien présent.

Une interprétation en phase avec la sensibilité contemporaine

Le film ne porte pas de jugement moral, et c'est une autre de ses grandes qualités. Il ne verse pas dans la légende napoléonienne, ni dans un tropisme francophile ni dans une relecture européiste des faits. Le point de vue reste équidistant et mesuré. Mais il est également choisi et assumé comme tel : c'est le Waterloo vu d'en bas, par le simple combattant, et non sous l'angle des grands hommes (ou supposés tels) et de la politique européenne. Une question est posée, et à plusieurs reprises : pourquoi ? Et les scènes de reconstitution réalisées pour le tournage s'inscrivent nettement dans cette optique : de la boue tout d'abord, des effets spéciaux aussi pour le sang qui gicle, la tête et les jambes emportées par les boulets, et, importante par sa durée et sa situation narrative, une scène de chirurgie et d'amputation. Ajoutons encore ce soldat qui, tenant sa ligne, vomit de peur.

Le spectateur, il faut bien le dire, prend quelques coups dans l'estomac. Le sang versé à l'écran n'est pas ici celui des héros tombés, qu'on enjambe en marchant vers la gloire... Par rapport à la vision romantique de la légende napoléonienne, les choses sont remises à plat. On songe au point de vue donné par Tardi en bandes dessinées sur la Première Guerre mondiale. Seul est évoqué l'amour des soldats français pour l'empereur (et les Cent-Jours sont d'ailleurs vus comme un coup d'État militaire contre le régime de Louis XVIII), sans cacher que l'enthousiasme n'était pas universel. La voix off instille même le doute dans les pensées d'un de ces combattants (cet homme nous entraîne dans sa perte, pourquoi le suivons-nous ?). Pourquoi ? On le voit, le point de vue interprétatif n'est pas neutre, et c'est encore une qualité du film que de proposer une vraie question. La vision qui nous est proposée s'inscrit, non sans raison, dans une victimisation du combattant qui correspond à la sensibilité de nos générations par rapport aux grands conflits du passé,

dont on souligne volontiers le côté absurde et tragique. Toutefois, on peut se demander si le film, en évacuant avec raison l'aura légendaire, ne perd pas aussi le souffle héroïque qui animait peut-être, malgré tout, certains combattants, tant les motivations de ces derniers peuvent avoir été multiples.

De judicieux choix

Il faut bien faire des choix. Développer une trame narrative qui met l'accent sur les sentiments et le quotidien de combattants anonymes — heureuse surprise du film — impose de renoncer à une présentation minutieuse des unités et des micro-événements de la bataille, dont on se contente de synthétiser les grandes phases, ce qui évite au demeurant de noyer le spectateur moyen dans un océan de détails.

Le choix narratif de montrer le cheminement vers la bataille et le déroulement de celle-ci, laisse également peu de place à l'après-bataille. Sont évoqués Napoléon réécrivant sa version de la bataille dans son exil à Sainte-Hélène, et Wellington entrant en politique, ainsi que la butte du Lion, citée visuellement,

mais sans commentaire. Rien sur les divers monuments aux morts, dont les premiers sont érigés quelques années seulement après la bataille, dès 1818, ni sur le don de terres brabançonnaises à Wellington, ni sur l'évolution de l'intérêt mémoriel pour le site et l'évènement, débouchant sur les reconstitutions annuelles de la bataille et des bivouacs à la fin du XX^e siècle. Mais, soyons de bon compte, il y a là matière suffisante pour un autre sujet.

Ce que nous offre Hugues Lanneau est un excellent film documentaire pour le grand public, combinant point de vue belge et international — ce qui est bien légitime, pour un événement international survenu et commémoré sur le sol belge —, combinant information et tension narrative, regard expert et reconstitution, assumant ses choix de présentation, son fil conducteur et son cadre interprétatif. Il ne prétend pas résoudre les questions, mais donner à réfléchir. Sa sortie en salles, volontairement limitée, lui aura donné une première vie. Sa programmation annoncée au petit écran dans le cadre du bicentenaire de la bataille en 2015 en fera, à coup sûr, un élément de choix de la commémoration. ■



Fondée en 1945

LA REVUE NOUVELLE

69^e ANNÉE - NUMÉRO 8 - AOUT 2014

éditorial

Comment ne pas parler d'Israël ? — Christophe Mincke **3**

le mois

**La crise du néolibéralisme et la faillite des gauches.
Le cas français** — Matthieu de Nanteuil **6**
La Politique commune de pêche sous les tropiques — Cheyenne Krishan **11**
États-Unis – Amérique latine: une relation à reconstruire — François Reman **13**
Les cent ans de Beau-Vallon — Roland Baumann **18**
Waterloo, l'ultime bataille, d'Hugues Lanneau — Éric Bousmar **18**

billet d'humeur

Florence Aubenas, usagère du rail — Joëlle Kwaschin **22**

le dossier – Première Guerre mondiale, l'histoire au présent

Introduction — Geneviève Warland **26**
Le mois d'août 1914 — Geneviève Warland **28**
**Enjeux mémoriels de la Grande Guerre
en Belgique** — Olivier Luminet, Laurence Van Ypersele **31**
Le cavalier seul de la Flandre — Nico Wouters **42**
**Histoire, mémoire et réconciliation.
Que s'est-il passé en Belgique en août 1914 ?** — Benoît Lechat **46**
1914-1918: pour aller plus loin... — Geneviève Warland **52**

un livre

**Mondialisation: qui gagne et qui perd ? Essai sur l'économie
politique du développement, d'Arnaud Zacharie** — Paul Gérardin **56**

articles

Marxisme et totalitarisme. Le goulag est dans la pomme — Pierre Ansay **66**
Pas d'Européens précarisés en Belgique — Michaël Maira **72**
Les Italiens au Congo, entre émigration et colonialisme — Daniele Comberiati **80**
La dette, miroir d'une civilisation — François De Smet **85**
Paternité et masculinité à l'époque victorienne — entretien avec Angela V. John **92**

italique

Malabar Blues — Bernard De Backer **99**

1

Illustration
de couverture:
Der Krieg (La Guerre),
triptyque, réalisé entre
1929 et 1932,
Otto Dix.

Biographie des auteurs
en fin de numéro

Ont collaboré à ce numéro

Pierre Ansay est docteur en philosophie et lettres, pansay@videotron.ca

Roland Baumann est historien de l'art et ethnologue (INRACI-ULB), baumann_emerich@yahoo.com

Roberto Belloni enseigne les Relations internationales au Département de sociologie et recherche sociale de l'université de Trente, roberto.belloni@unitn.it

Éric Bousmar est historien et professeur à l'université Saint-Louis Bruxelles. Il y est en charge notamment de plusieurs cours sur la méthodologie et les enjeux du métier d'historien.

Daniele Comberiati est chercheur (ULB), spécialiste des littératures italo-phones, daniele.comberiati@vub.ac.be

Bernard De Backer est sociologue et chercheur, bdebacker@revuenouvelle.be

Matthieu de Nanteuil est sociologue, professeur à l'UCL, membre du Laboratoire globalisation, institution, subjectivation (LAGIS), matthieu.denanteuil@uclouvain.be

François De Smet est docteur en philosophie, collaborateur scientifique CIERL (ULB), www.francoisdesmet.com

Paul Gérardin est professeur émérite en sciences sociales de l'ICHEC, paul.geradin@gmail.com

Angela V. John est professeure honoraire de l'université d'Aberystwyth au pays de Galles, historienne britannique de renom, auteur de plusieurs biographies d'éminents personnages publics victoriens

Martine Monacelli est professeure à l'université Nice Sophia Antipolis, auteure avec Michel Prum de *Ces hommes qui épousèrent la cause des femmes*, éditions de l'Atelier, 2010, mmonacelli.faraut@aliceadsl.fr

Cheyenne Krishan est journaliste free-lance, spécialiste des questions énergétiques et des questions indiennes, ckrishan@hotmail.com

Joëlle Kwaschin est licenciée en philosophie, redaction@revuenouvelle.be

Benoît Lechat est licencié en philosophie et communication sociale, rédacteur en chef du *Green European Journal*, blechat@revuenouvelle.be

Olivier Luminet est professeur de psychologie (UCL) et chercheur au FNRS, olivier.luminet@uclouvain.be

Michael Maira est aspirant FRS-FNRS, Centre de recherche en science politique, université Saint-Louis Bruxelles, maira@fusl.ac.be

Christophe Mincke est docteur en droit et sociologue, directeur du département de criminologie de l'Institut national de criminalistique et de criminologie et professeur à l'université Saint-Louis Bruxelles, www.mincke.be

François Reman est journaliste pour le mensuel *Démocratie*, francoisreman@hotmail.com

Laurence Van Ypersele est docteure en histoire, chercheuse qualifiée du FNRS et professeure à l'UCL, laurence.vanypersele@uclouvain.be

Geneviève Warland est historienne, philosophe, maîtrise de FLE, chargée de cours invitée en histoire UCL et université Saint-Louis Bruxelles, genevieve.warland@uclouvain.be

Nico Wouters est docteur en histoire contemporaine de l'université de Gand et professeur invité au département Histoire de l'université d'Anvers, nico.wouters@cegesoma.be